

ÉDOUARD GLISSANT

Poétique de la Relation

Esthétique de la terre ? Dans la poussière fané-
lique des Afriques ? Dans la bove des Asies mon-
dées ? Dans les épidémies, les exploitations oc-
cultées, les mouches bombillant sur les peaux en
squelette des enfants ? Dans le silence glacé des
Andes ? Dans les pluies déracinant les favelas et les
bidonvilles ? Dans la pierraille et la broussaille des
bantoustans ? Dans les fleurs autour du cou, et les
ukulélés ? Dans les baraques de fange couronnant
les mines d'or ? Dans les égouttoirs des villes ? Dans
le vent aborigène ravagé ? Dans les quartiers résér-
vés ? Dans l'ivresse des consommations aveugles ?
Dans l'état ? La cabane ? La nuit sans lunnigon ?

Oui. Mais esthétique du bouleversement et de
l'intrusion. Trouver des équivalents de fièvre pour
l'idée « environnement » (que pour ma part je
nomme entour), pour l'idée « écologie », qui pa-
raissent si oiseuses dans ces paysages de la désola-
tion. Imaginer des forces de boucan et de doux-strop
pour l'idée de l'amour de la terre, qui est si dérisoire
où qui fonde souvent des intolérancés si sectaires.

F. G.

ÉDOUARD
GLISSANT

ÉDOUARD GLISSANT

Poétique
de la Relation

nyf

GALLIMARD

01-720255



90-X A 72025 ISBN 2-07-072025-X



840.99
G476p
e.2

Poétiques. Synthèse de deux séries d'observations, articulées à l'occasion d'exposés à Temple University (Philadelphie) et à Rice University (Houston) en 1988 et 1989. Le texte final a été prononcé à Berkeley, Californie, en mars 1990.

Une errance enracinée. La première version parut en préface à l'ouvrage « Pour Saint-John Perse » publié par le GEREC (Groupe d'études et de recherches créolophones), Martinique, 1988.

Lieu clos, parole ouverte. Prononcé au Colloque sur « Le système des Plantations », Centre d'études françaises et francophones, Louisiana State University (Baton Rouge), avril 1989.

D'un baroque mondialisé et Bâtir la Tour sont repris de textes parus dans *Le Courrier de l'Unesco*, 1985 et 1986.

De l'information du poème. Première approche à l'occasion du Colloque « Poésie et information », Liège, 1984.

Transparence et opacité. Thème développé devant le Congrès des professeurs de français d'Amérique du Sud, Bogotá, 1982.

Le relais et le chaos. A partir d'un exposé devant l'Association des professeurs de physique-chimie de Martinique, 1980.

Les écarts déterminants. Contribution à une réunion de l'Assaupamar (Association pour la sauvegarde du patrimoine martiniquais), août 1989.

Imaginaire :

13

APPROCHES

La barque ouverte
L'errance, l'exil
Poétiques
Une errance enracinée

17
23
35
49

ÉLÉMENTS

Références :
L'étendue et la filiation
Lieu clos, parole ouverte
D'un baroque mondialisé
De l'information du poème

57
59
77
91
95

CHEMINS

Créolisations :
Dicter, édicter
Bâtir la Tour
Transparence et opacité
La plage noire

103
105
117
125
135

THÉORIES

Relation :

Le Relatif et le Chaos
 Les écarts déterminants
 Ce que ce que
 Relié (relayé), relaté

145

147

155

173

183

POÉTIQUE

Généralisation :

Ce qu'étant ce que n'est
 Pour l'opacité
 Cercle ouvert, Relation vécue
 La plage ardente

197

199

203

211

221

Notes en lieux communs

227

Références

237

Oeuvres d'Édouard Glissant (suite)

Romans

LA LÉZARDE, prix Renaudot 1958 (repris dans la collection « Points »)
 LE QUATRIÈME SIÈCLE (repris dans « L'Imaginaire »/Gallimard)

MALEMORT

LA CASE DU COMMANDEUR

MAHAGONY

Aux Éditions Présence africaine

LE SANG RIVÉ

Aux Éditions Acoma

BOISES

SB01/FACR/USP	
SECTO DE	<i>Letras</i>
ADQUISICAO	<i>de Repostigos</i>
	<i>de livros</i>
	<i>pedagogicos</i>
	<i>12,00</i>
	<i>12,00</i>
DATA	<i>03-03-95</i>
	<i>79955</i>

aujourd'hui plusieurs langues françaises, dont la langue permet de concevoir sur un mode nouveau l'unicité, qui ne peut plus être monolingue. Si la langue est donnée d'avance, si elle prétend à vocation, elle rate l'aventure et ne *prend* pas dans le monde.

Il en est de même pour les langues qui se débattent actuellement dans le réduit folklorique et tentent, par la fixation et les modes inédits de leur transcription, de rejoindre le concert baroque, la trame violente et savamment étendue de notre intertextualité. Mais l'intertextualité féconde et dépassante requiert (car elle n'est ni fusion ni confusion) que les langues qui s'y trouvent impliquées aient d'abord géré leurs spécificités. Il n'en devient que plus urgent de démêler avec soin les moments de diglossie. À trop vouloir courir au concert, on risque de prendre pour participation autonome ce qui ne serait qu'un reste déguisé des anciennes aliénations. Il faut préserver les opacités, créer un appétit pour les obscurités propices des transferts, démentir sans répit les fausses commodités des sabirs véhiculaires. La trame n'est pas de transparence; et il ne suffit pas d'affirmer le droit à la différence linguistique ou, à l'opposé, à l'interlexicalité, pour les réaliser assurément.

Il y aurait avantage pour le praticien des langues à renverser l'ordre des questions et à inaugurer son approche par l'éclairage des rapports langue-culture-situation au monde. C'est-à-dire par la méditation d'une poétique. Il risque autrement de se retrouver à tourner en rond dans un code dont il s'obstinerait à légitimer les fragiles prémices, à fonder la scientificité illusoire, là où les langues, dans le concert, se seraient déjà échappées vers d'autres fructueuses polémiques, imprévisibles.

LA PLAGE NOIRE

La plage du Diamant, dans le Sud de la Martinique, vit d'une manière souterraine et cyclique. Dans les mois d'hivernage, elle se réduit à un couloir de sables noirs, venus on dirait des côtes d'en haut, là où la Pelée ramage ses frondaisons de laves brisées. Comme si la mer entretenait un commerce souterrain avec le feu caché du volcan. Et j'imagine ces nappées sombres en roule sur le fond marin, convoyant jusqu'à l'espace aéré d'ici ce que l'intensité du Nord a mûri de nuit et de cendres impassibles.

Alors la plage est battue d'un vent qu'on ne ressent pas sur le corps, c'est un vent secret. Les vagues viennent haut près du rivage, elles se forment à moins de dix mètres, vert campêche, et sur une si petite distance elle déchaînent leurs galaxies incalculables. Les branches des mancenilliers et des raisiniers de mer dessinent un saccage qui, sous le plus tranquille soleil, met en mémoire l'ouvrage de la mer nocturne. Des algues brunes couvrent la ligne entre le sable et la terre, tassées là par l'assaut invisible. Des cocotiers déracinés sont tombés en travers, comme des corps désemparés. Sur leur trace, jusqu'à la butte de roches qui balise le Morne Larcher au loin, on sent la force d'un cyclone dont on sait qu'il va venir.

Comme on sait que, dans les mois de carême, cette grandeur chaotique sera levée dans l'évanescence que façonne la réins-

tallation du sable blanc et de la mer étale. Ainsi ce bord de mer figure-t-il l'alternance (pourtant non déchiffirable) de l'ordre et du chaos. Les municipalités en place gèrent comme elles peuvent le continuuel passage, de la démesure qui menace à la fragilité qui plane.

Le mouvement de la plage, cette rhétorique cadencée d'un rivage, ne me semblent pas gratuits. Ils trament une circularité qui m'attire.

C'est là que je vis pour la première fois passer un jeune homme fantomatique, dont la déambulation traçait infatigable une frontière, invisible comme le flux nocturne, entre l'eau et la terre. On l'appelle de je ne sais quel nom, car il ne répond plus à aucun nom donné. Un matin, il s'est mis en mouvement, a commencé d'arpenter ce rivage. Il a refusé de parler, ne se reconnaissant plus aucune langue possible. Sa mère est désespérée, ses amis tentent en vain de forcer la barrière d'un tel mutisme. Il ne se fâche pas, ne sourit pas ; à peine ébauche-t-il quelque geste, quand une voiture le frôle ou menace de le renverser. Il marche, remontant sur ses reins la ceinture d'une culotte qu'il enroule à mesure que son corps maigrit. Je renonce à le décrire, trouvant inconvenant d'avoir à mettre en scène une telle dérive, si implacable. Ce que je voudrais marquer, c'est la nature de cette mutité. Toutes les langues du monde sont venues mourir ici, dans le refus tranquille et tourmenté de ce qui se passe alentour, dans le pays : une autre constante dérive, mais dans la satisfaction inquiète ; le bruit trop ostensible d'une effervescence qui ne serait pas assurée d'elle-même, la poursuite d'un bonheur qui se limite à des prérogatives fragiles, l'assoupissement imperceptible dans des disputes que l'on croit constituer un combat décisif. Il a refusé tout cela, nous rejetant aux bords de son silence.

J'ai tâché de communiquer avec cette absence. Respectant l'inlassable mutité, j'ai néanmoins voulu (par dépit de ne m'être pas fait « comprendre » ou accepter) inaugurer avec le

marcheur un système de relation qui ne fût pas basé sur des mots. Comme il passait et repassait, avec une régularité métro-nomique, devant le petit jardin qui ouvre notre maison sur la plage, je lui fis un jour un appel muet, un geste dont je ne savais vraiment pas comment calculer le mouvement : sans affectation ni condescendance, mais sans critique ni hauteur ? Il ne me répondit pas à cette fois, mais au deuxième ou troisième tour de sa ronde, comme j'insistais sans insister, il me rendit un signe imperceptible, du moins à mes yeux, car ce geste était peut-être le comble de ce qu'il pouvait exprimer : « Je comprends ce que vous essayez d'entreprendre. Vous essayez de savoir pourquoi je marche ainsi dans la non-présence. J'accepte que vous essayiez. Mais regardez autour de vous, et voyez si ça vaut d'expliquer. Vous-même, valez-vous que je vous l'explique ? Alors, restons-en là. Nous sommes allés ensemble au plus loin qu'il est possible. » Je fus outré de vanité, d'avoir pu obtenir cette réponse.

C'était vraiment un signal imperceptible, une sorte de balancement de la main à peine levée, qui devint (car je l'adoptai à mon tour) notre signe de connivence. Il m'a semblé que nous perfectionnions cette mimique, la nuancant au fur et à mesure de tous les signifiés adventices possibles. Ainsi avons-nous partagé, jusqu'à mon départ, des bribes de ce langage des gestes dont Jean-Jacques Rousseau dit qu'il a précédé toute langue parlée.

Je pensais à ceux qui dans ce point du monde luttent contre le silence et l'effacement. À ce que, dans l'obsination de leur entreprise, ils consentent de réduction : au sectarisme, au discours stéréotypé, à l'ardeur de convoyer des vérités définitives, à l'appétit de pouvoir. Et encore à tout ce que M. Alain Gontrand dit si bien être nos « mascarades d'humeur ». Je pensais à ceux qui, dans le reste du monde (ce qui reste est aussi bien ce qui bouge), n'ont pas eu le loisir de se réfugier, comme ce marcheur, dans l'absence — éliminés par la misère brute,

l'exaction, les famines, les massacres. C'est un paradoxe, que tant de violences partout ferment sur la même élémentarité de langage, quand ce n'est pas sur l'extinction de la parole. Le Chaos n'aurait-il pas de langage qui vaille? Ou bien n'en produirait-il que d'une sorte, réductrice et néantisante? Son écho s'amenuserait-il dans un sabir des sabirs, à niveau de hurlement?

La plage cependant avait confirmé sa vulcanité. L'eau piète maintenant contre la digue de roches qu'on a entassées là, souvenir d'un ancien ravage de cyclone, Beulah ou David. Sous l'écume, le sable noir chatoie comme une peau qui pèle. La ligne du rivage est coincée dans les cocotiers, qui sont plantés dans la mer et hêlent de leurs feuillages tant convenus l'énergie des profondeurs. Nous mesurons ce rétrécissement qui s'accroît au fur que l'hivernage se prononce. Puis, brusquement, du moins pour nous qui sommes attentifs à ces changements, l'eau baisse, ménageant jour après jour un ruban de plus en plus large et grisâtre. N'allez pas évoquer une marée. Et pourtant, elle descend! La plage, s'élargissant, court au-devant du carême futur.

Il me paraissait que le marcheur taciturne accélérât la cadence de ses passages. Et que, dans le pays alentour, gagnait aussi l'étourdissement. Par compilation, trépidation ou précipitation de tout (le bruit, la parole, les choses à consommer, le zoug, les voitures), nous voulions à toute force imiter le mouvement que nous devinions dans l'ailleurs. On s'oublie comme on peut dans n'importe quelle vitesse.

Je m'efforçais alors de faire équivaloir, en cette circularité que je hante, le ressac de la plage au vide tourbillonnant d'alentour, à la ronde de celui-ci qui s'était retiré dans sa seule force motrice. De les rapporter, moi aussi, à cette cadence du monde à laquelle nous consentons sans que nous puissions en mesurer ni contrôler la course. Je pensais que partout, sur des

modes combien différents, la même nécessité se joue, de convenir à la pulsion chaotique de la totalité, souffrant pourtant les exaltations ou les assoupissements des existences particulières. Je pensais à ces modes, qui sont autant de lieux communs : l'effroi, la consommation, l'extinction torturée, les résistances inusables, la croyance naïve, les famines sans écho, l'effarement, les apprentissages têtus, les emprisonnements, les combats sans espoir, le repli et l'isolement, les pouvoirs orgueilleux, la richesse aveugle, l'immobilisme, l'engourdissement, les idéologies déguisées, les idéologies affichées, le crime, la pagaille, les racismes, les bidonvilles, les techniques sophistiquées, les jeux primaires, les jeux raffinés, les abandons et les trahisons, les vies sans recul, les écoles qui fonctionnent, les écoles en ruine, les complots de pouvoir, les prix d'excellence, les enfants qu'on fusille, les machines informatiques, les classes sans papier ni crayon, les famines exacerbées, les traques, les bonheurs, les ghettos, les assimilations, les immigrations, les maladies de la Terre, les religions, les maladies de l'esprit, les musiques de la passion, les fureurs de ce qu'on nomme si bonnement la libido, les plaisirs pulsionnels et sportifs et tant d'autres infinies variantes de la vie et de la mort. Que ces lieux communs, en quantités innombrables et définies, produisaient en effet ce Hurlement, où nous repérons pourtant l'accent de chaque langue du monde. Le chaos n'a pas de langage, il en suscite par myriades quantifiables. Nous déchiffrons le cycle de leurs confluences, la mesure de leurs vitesses, les similitudes de leurs diversions.

Maintenant, la plage est en mue tourmentée. La couleur du sable est désordre, ni gris ni lumière, adaptée pourtant à la qualité de l'air et du vent. La mer écume plus que de saison : on sent qu'elle calmera bientôt les assauts de ses cayes. Des surfaces tremblantes la nimberont. Comme si cette réalité (le sable, les arbres de mer, l'eau conductrice de volcan) organi-

sait son économie selon un plan cyclique, bouté sur un désordre. Il me vint à l'esprit ces projets mirobolants mis en place tous les deux ans ou à peu près pour sauver le pays et qui tous, décidés par la pensée de la sujétion, périssent immanquablement au gouffre du profit personnel. Je me demandais si, dans de petits pays comme le nôtre («je crois à l'avvenir des petits pays»), les perspectives économiques (leur inspiration) n'auraient pas dû être à l'image de la plage du Diamant : cycliques, changeantes, mutantes, parcourant une économie du désordre dont le détail serait minutieusement calculé mais dont les vues d'ensemble changeraient à grande vitesse, selon les variations de la conjoncture.

Si on série en effet, sans aucune méthode dans leur présentation, quelques-uns des domaines où se réalise, dans un pays comme celui-ci, tout plan de développement économique (l'infrastructure et son entretien, les conditions des investissements, le budget de l'État (quel État?), la formation professionnelle, la recherche de débouchés, les sources d'énergie (quelles sources?), le chômage, la volonté de créer, la couverture sociale, le fsc, la concertation syndicale, le marché intérieur, l'import-export, l'accumulation de capital, la répartition du produit national (de quelle nation?), pas un de ces champs qui ne serait ici en crise, inexistant ou impossible; pas un qui n'appelle l'inspiration d'un pouvoir politique indépendant; mais aussi, pas un qui ne relève d'un désordre structurel hérité de la colonisation et qu'aucun réajustement de parité (entre ancienne colonie et ancienne métropole) ni d'ailleurs aucune planification d'ordre idéologique ne sauraient corriger.

C'est là qu'il faut en revenir : aux sources de nos cultures, à la mobilité de leur contenu relationnel, pour mieux apprécier ce désordre et moduler sur lui toute action. Adapter l'action aux possibles de ce qui serait tour à tour économie de subsistance, comme elle existait en marge des Plantations, économie de marché, comme le monde actuel nous l'impose, économie

régionale, pour rejoindre la réalité de l'entour caraïbe, économie planifiée, ainsi que les enseignements des sciences nous en suggèrent les modalités.

Quitter la seule perspective d'une économie mécanique-ment axée sur des maximalités de subventions, à obtenir du bon plaisir d'un Autre. L'obsession de ces subventions année après année fige la pensée, paralyse l'initiative, incline à distribuer des mannes aux plus pétulants, négligeant peut-être les plus efficaces.

Une économie du désordre, dont il me souvint alors que M. Marc Guillaume en avait fait une tout autre théorie (*Éloge du désordre*, Gallimard, 1978) mais qui rejoindrait peut-être ce que M. Samir Amin avait dit des économies autocentrées. Folie ! pensais-je aussitôt. Folie, me crie-t-on. Mais folie qui comporte une dose non négligeable de possibilités de réflexion pour le technicien en la matière.

La principale qualité devient ici l'accélération. Non pas cette précipitation oublieuse qui règne alentour, mais l'acuité extrême de la pensée, prompte à varier sur son erre. Être capable à tout moment de changer de vitesse et de direction sans changer pourtant de nature ni d'intention ni de volonté : peut-être était-ce là le principe optimal pour un tel système d'économie. Les changements de cap y dépendraient d'une analyse sévère du réel. La permanence de l'intention et de la volonté, nous la forgerions dans la connaissance de nos cultures.

Cette accélération, cette vitesse, courent la Terre. «Et pourtant, elle tourne!» L'aparté de Galilée n'avait pas seulement décidé d'un nouvel ordre dans la connaissance des astres; il avait prophétisé la circularité des langages, la vitesse convergente des cultures, l'autonomie (par rapport à tout dogme) de l'énergie qui en résulte.

Mais, comme j'errais ainsi, le silence peu à peu monta du chahut de la mer, aussi vertigineux que la vitesse et le désordre.

Le marcheur sans voix continue de charroyer son sable noir, d'un volcan lointain, de lui seul connu, jusqu'aux plages qu'il feint de partager avec nous. Comment peut-il accélérer sa course, alors qu'il maigrit si intensément? L'un de nous chuchote : « Il va de plus en plus vite, parce que s'il arrête, s'il ralentit — il tombe. »

Nous n'accélérons pas, nous nous précipitons, tous — par peur de tomber.

IV

THÉORIES

La théorie est absence, obscure et prophète

Ce mouvement permet de donner avec la dialectique des esthétiques. Si l'imaginaire nous porte de la pensée de ce monde-ci à celle de l'univers, nous pouvons concevoir que par une intention contraire, l'esthétique, par où nous concrétisons notre imaginaire, nous ramène toujours des infinis de l'univers aux poétiques définissables de notre monde. C'est de ce monde-ci que toute norme est évacuée, c'est aussi de lui que nous nous inspirons pour approcher le réel de notre temps et de notre lieu. Nous allons ainsi le cercle ouvert de nos esthétiques relayées, de nos politiques inlassables. Nous quittons le gouffre-matrice et le gouffre en abîme, pour cet autre, où nous errons sans nous perdre.

LA PLAGÉ ARDENTE

Le sable a étincelé. La force souterraine (submarine) a refoulé la provision volcanique du nord. La plage est à découvert, sans surprises, comme prisonnière. Les touristes flâneurs y étendent leur linge. Ils sont assez peu nombreux, l'endroit étant retiré. Plus une seule grosse vague pour vous y distraire du plaisir de léthargie. L'ordre et la commodité sont timidement revenus.

Sous l'image de convention, telle qu'on la voit développée — ou résumée — dans les films publicitaires, aux États-Unis ou au Japon, image luxueusement mortifère par quoi on vend un pays (« Les Antilles pour pas cher* »), sous l'insipide apparence, nous retrouvons l'ardeur d'une terre. Je vois la dérision de l'image, et je ne la vois pas. Je surprends le frémissement de cette plage, dont les visiteurs s'écrient qu'elle est si jolie, ou si typique, et je vois qu'elle est ardente.

Elle a un arrière-pays de mornes dont le silence peut effrayer, eux-mêmes découpés sur la Cohée du Lamentin et sur la mangrove qui y chavire. On s'acharne à combler cette mangrove, pour y établir la patente de zones industrielles, de hauts lieux de consommation. Mais elle résiste encore. Mes

* Les Européens, en prévision de l'Acte unique de 1993, achètent les terres d'ici sans même se déplacer : par commandes et délégations de pouvoir.

amis m'ont mené là, dérivant à la découverte des points chauds, ces vases d'eau rouge qui glougloutent leurs brûlures, de place en place, dans les palétuviers*. Je retrouve alors, plus signifiante qu'en ces temps où j'y vagabondais enfant, la parole du volcan, qui roule dans ces bouches. La même qui ornaît le sable d'un vêtement de sombre pénitence, puis, s'étant peu à peu retirée, en a découvert l'éclat.

Cette attache de la plage à l'île, qui nous permet de marronner loin des points fixes de tourisme, est donc nouée dans la désapparence — une désapparence — où circulent les profondeurs du volcan.

J'imagine depuis toujours que ces profondeurs naviguent sous la mer en ouest et l'océan à l'est, et que si nous nous écartons, chacun dans sa Plantation, par-dessous, les boulets verdis ont roulé d'une île à l'autre, tramant des fleuves communs que nous ouvrirons à notre heure et où nous mènerons nos barques. De l'endroit où je me trouve, je vois Sainte-Lucie sur l'horizon. Ainsi de proche en proche, évoquant l'étendue, puis-je réaliser cet arc-en-mer.

C'en est de même pour la manière dont je prononce le « nous » autour duquel s'est organisé ce travail. S'agit-il du nous communautaire, enrhizomé dans le fragile rapport à un lieu ? Du nous total, impliqué au mouvement de la planète ? Du nous idéal, dessiné dans les remous d'une poétique ?

Quel est ce « on » qui intervient ? Celui de l'Autre, celui de voisinage, celui que j'imagine pour tenter de dire ?

Ces « nous », ces « on », sont un devenir. Ils trouvent pleins, ici, dans l'excès d'usage du mot « totalité, » du mot « Relation ». L'excès est une répétition qui signifie.

* Revers de la dérision : on nomme aussi « point chaud » une boulangerie où l'on reçoit des baguettes de pain toutes moulées, des croissants et des pains au chocolat déjà en forme, gris verdâtre dans leur pâte congelée, arrivés de France par cargos aériens, et où on n'a plus qu'à les passer au four à micro-ondes. Nous nous en délectons.

Ils trouvent plein-sens dans l'extention du discours, où les abstracts péremptaires ne prennent force qu'à force de s'accumuler, faute pour eux de brûler dans le boucan d'un corps. L'amas de mots brûlé, de s'accumuler.

Ils trouvent plein-sens dans l'écho du pays, où le morne a joint la plage, où les motifs se sont lacés en une seule végétation, comme les mots hors de la page.

Rouge-terre-rouge, plus noire, par-dessous, que la craie noire de nos songes. Les nuages de Pitons emmêlés d'insensées fougères, le sable ardemment gris où tant de volcans se mirent, le plat de bananiers crottés de frisures, les profonds d'igname où se tenir debout, les tracées sur les crêtes comme un soufre obsiné, l'éclat d'ombre des vérandas où bouge un bambou vieux et rêche.

Ce qui ainsi nous prend n'est pas l'éclair ni le révélé mais l'entassement et l'indéfinie impatience infiniment recommencée.

Il y a, soudain, cette allure sur le morne. Un point à la surface du chaos, qui se déplace et le change par son mouvement. Ce point n'est pas neutre, il n'est pas le départ d'une épure, il rhizome lui aussi dans la terre.

(Voici alors qu'on me suggère, pour finir : « Ce que vous dites là est déjà tout ou presque dans *Soleil de la conscience*, ce petit livre publié il y a plus de trente ans. » J'y consens. Nous nous déplaçons à la surface, dans l'étendue, tramant notre imaginaire, et ne remplissant pas les vides d'un savoir : mais ôtant au contraire les cases trop pleines, au fur et à mesure, pour concevoir enfin des volumes d'infini. Ils s'apparentent aux tamis d'espace qu'ont inventés les techniciens du Chaos et qui semblent pleins de leur seul écho.)

(Voici bondir aussi le clan de cabris qui, matin et soir, font une halte dans l'enclos du jardin, envahissent son aire et fourragent dans les fruits-à-pair doux et les prunes de cythère

pourrissant. Leur gardien les suit à la trace, les chasse vers le chemin de terre qui longe la plage. Les bousculades des cabris vers cette nourriture rituelle, les cris du jeune meneur de troupeau, le mouvement circulaire et saccadé, de l'irruption affamée jusqu'à la sortie en débâdada, sont immuables. Fermer la barrière du jardin, suspendre ce détour des bêtes, je n'eusse pu le concevoir.)

Cette ombre sur le morne est à elle seule un banc de cabris, en émeute dans son propre bruit.

Le marcheur (car c'est de lui qu'il s'agit) est bientôt descendu des hauteurs, il déchiffre à nouveau la plage. Son énergie est sans limites, son retirement absolu.

Voyez-le, lecteur lointain qui recréez les détails imperceptibles sur l'horizon, qui vous représentez — qui avez loisir et luxe de vous représenter — tant de lieux clos et ouverts dans le monde. Imaginez-le, tombant dans une prostration irréparable, ou bien se réveillant soudain et commençant à crier, ou bien se laissant faire peu à peu aux attentions de sa famille, ou bien reprenant d'un coup le chemin du quotidien, sans plus d'explication. Il vous adresse ce geste à peine esquissé, qui précède tous les langages. Il y a tant à dévoiler du monde, que vous pouvez laisser aller celui-là dans sa perspective. Mais il ne vous quittera plus. L'ombre qu'il fait au loin projette près de vous.

Pour nous qui le suivons, si on peut ainsi dire (mais nous savons la cadence de ses passages, nous pouvons les prévoir), nous commençons d'accepter qu'il est plus résistant que nous et, plus que nos palabres, durable. Nul ne saurait se satisfaire de cette errance enclose, de ce nomadisme circulaire mais qui n'a ni but ni fin ni recommencement. L'absent qui marche n'épuise aucun territoire, il ne s'enracine que dans le sacré de l'air et l'évanescence, dans le pur refus qui ne change rien du monde. Nous ne le suivons pas en réalité, voulant toujours,

nous, changer quelque chose. Mais nous savons à la fin que sa marche, qui n'est pas nomadisme, n'est pas non plus divagation. Elle trace des figures répétées sur la terre d'ici, dont nous surprendrions le dessin si nous avions moyen de les repérer. Ce marcheur est un écho-monde qui se consume en lui-même, qui figure le chaos sans le réaliser.

Le lieu recrée sa Plantation, d'où cette voix sans voix crie. Plantations du monde, vases de solitude, enclos dénaturés, qui vous touchez pourtant. Mangles, bayous, lagons, muskegs, banquises. Ghettos, banlieues, volga-plages, barrios. Quatre chemins, Lieux-dits, pistes de sable, anses des Fleuves. Villages qu'on abandonne, labours livrés aux routes, maisons fermées à leur entour, voyants qui hurlent dans leurs têtes.

Je vous quitte maintenant, qui à aucun moment ne quittez la fête que vous nous donnez. M'allant reconnaître dans l'indistinct et si précise effervescence, d'une autre sorte, où ne s'amasse pas l'oubli, et qui ne cesse, changeant toujours.

Les algues d'horizon s'enlacent dans les variances de gris, bleutées de noir, où multiplie l'espace. Leur fougère fait une pluie qui ne s'enlève du chaud du ciel. Vous touchez du grège de la pensée un échevellement de végétations, un cri de morne et de terre rouge. Boucans à peine nés du vertige. Immobile averse. Échos tombants. Un tronc s'émince sur les bords du soleil, une obstination roide mais qui fuse. Appelez les gardiens du silence, leurs pieds en la rivière. Appelez la rivière, jadis débordée sur les roches. — Pour moi, j'ai ausculté ces points chauds. J'y ai baigné, près des amis : attentifs à ces tambours du volcan. Nous nous sommes tenus courbés sous le vent sans tomber. Une seule cohée, d'où tout nom s'est évaporé. Tâchant aussi de désigner cette bleuité de tout... — Son soleil vague, dans les frissons argentés des savanes, et l'odeur ocre de la terre traquée.